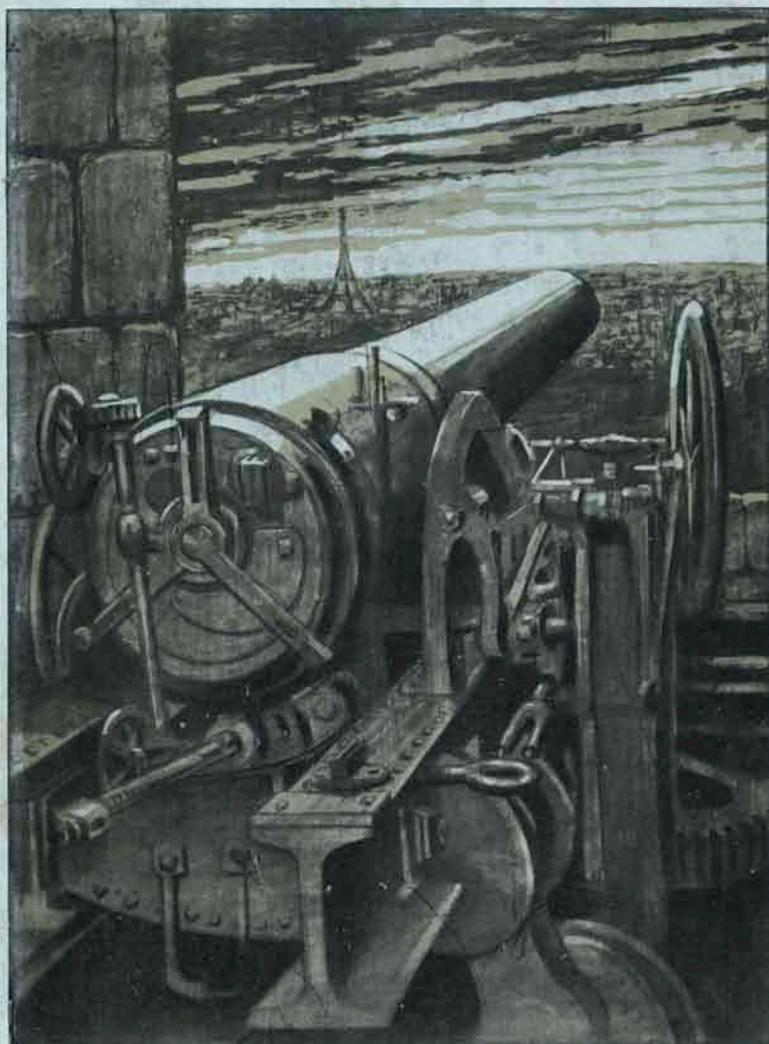


GAUMONT-PALACE



Les grands Films Artistiques GAUMONT

LA MORT SUR PARIS

DRAME

GAUMONT- PALACE



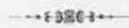
Les Grands
Films Artistiques
GAUMONT



LA MORT SUR PARIS

== DRAME EN DEUX PARTIES ==

DISTRIBUTION



Yvette Valpreuse	M ^{lle} YVETTE ANDREYOR.
Le père Benoit.	MM. MARIO.
Brûlard	GARAT.
Jean Herbault.	MELCHIOR.
Le Gardien de la Tour	NAUDIER.



PREMIÈRE PARTIE
L'ÂME DE L'USINE

DEUXIÈME PARTIE
LE NOUVEL ENGIN



LA MORT SUR PARIS

PREMIÈRE PARTIE

L'AME DE L'USINE

I

Un soir, alors qu'il était seul dans le vaste bureau de son



usine d'explosifs, M. Valpreuse sentit tout à coup une énorme fatigue peser sur son cerveau, en même temps qu'un frisson froid lui parcourait tout le corps. Il cacha ce malaise à sa fille Yvette, et tâcha de surmonter cette prostration qu'il sentait l'envahir de plus en plus.

Son médecin, consulté, hocha la tête.

— Il vous faut du repos et beaucoup...

— Impossible en ce moment, interrompit l'ingénieur avec un sourire de ré-

signation; ni l'ingénieur ni le commerçant que je suis ne peuvent se reposer, en ce moment.

— La faculté vous dit : reposez-vous. Le cas est grave; insister pour le contraire pourrait vous être funeste.

— Pas avant trois mois, c'est impossible ; mais dans trois mois, je vous promets que j'obéirai à la faculté et à vous-même. Faites-moi durer jusque-là.

— Je ne vous cache pas que vous commettez une imprudence, mais j'espère, cependant, que je pourrai en atténuer la gravité.

M. Valpreuse ne se payait pas de mots ; il se sentait gravement atteint, mais il savait aussi hélas ! que sa présence était indispensable à l'usine et qu'un arrêt de production, même très court, aurait eu pour celle-ci les pires conséquences. Stoïque, il accepte son destin !

Chaque jour, sentant l'anémie le gagner peu à peu, ses forces filtrer pour ainsi dire à travers les pores de sa peau, il comprend que la lutte sera très dure et que peut-être ce ne sera pas lui qui en sortira vainqueur. Alors, regardant autour de lui et cherchant à qui confier le lourd héritage de travail qu'il va laisser derrière lui, il ne voit que sa fille Yvette, âme loyale et fière, qui sentira toute l'importance de son rôle, toute la grandeur de sa mission.

Déjà orpheline de sa mère, elle a su prendre la direction de la maison et affirmer, bien que très jeune encore, les qualités et la gravité de son caractère. Ce sera donc elle, aidée par un vieux collaborateur, dévoué et probe, le père Benoit, qui assumera la tâche de continuer l'œuvre paternelle. Alors, avec un rare courage, ayant toujours l'image de la mort devant lui, il rédige pour sa fille des notes suprêmes, où il lui trace la conduite à suivre, l'état général des affaires en cours, la production de l'usine, les contrats passés ; et il termine ces longues recommandations par des conseils d'ordre plus spécial, où toute sa tendresse et sa prévoyance s'affirment.

« En écrivant ces suprêmes instructions à ma fille, j'attire son attention sur trois personnes avec qui elle aura de fréquents rapports : l'excellent père Benoit, mon vieux fondé de pouvoirs et qui est l'honnêteté personnifiée ; M. Brûlard, mon principal commanditaire, dont les allures m'ont souvent inquiété ; et M. Jean Herbault, un jeune ingénieur capable des plus belles inventions.... »

A quelque temps de là, ce que le Docteur avait prévu et

redouté arrive. La mort se penche sur la couche de l'ingénieur et lui vole son dernier souffle.

Yvette Valpreuse est désormais seule dans la vie.

II

Après l'épouvantable calvaire des deux jours qui suivirent la disparition de ce père aimé, Yvette est rentrée à l'usine.

Assise au bureau, elle s'initie péniblement à la vie nouvelle qui va devenir la sienne, exclusivement. Existence de travail, de réflexion, peu faite pour une jeune fille : et, au moment où le père Benoît entre dans le bureau, il trouve la pauvre enfant prostrée, terrassée par la douleur, effrayée par l'énorme responsabilité qui tombe sur ses fragiles épaules.

Devant le vieil ami de son père, la jeune fille est prise d'une crise de désespoir et elle éclate en sanglots, sur la poitrine du vieil homme. Mais, avec des paroles persuasives et douces, le père Benoît relève l'âme un moment défaillante ; il prend la jeune fille sous le bras, la conduit à la fenêtre et lui montre, énorme sous le ciel gris, la grande cité industrielle, dont elle est maintenant l'âme et le cerveau.

— Toute cette chose créée par votre père, Yvette, il vous l'a léguée pour que vous la fassiez plus grande et plus florissante encore.

Son dernier désir, soyez-en certaine, a été comblé, le jour où je lui ai dit que vous étiez digne de la confiance qu'il mettait en vous... Allez-vous défaillir, ma pauvre enfant ? Avons-nous trop préjugé de vos forces ? Non, n'est-ce pas ?

La jeune fille relève sa tête douloureuse, une flamme de volonté dans les yeux.

— Je serai vaillante, dit-elle.

La flamme s'éteint, les yeux redeviennent graves et songeurs. Jamais plus, si ce n'est quand viendra l'heure bénie de l'amour, ils ne devaient briller d'un tel éclat.

Cachant la joie que lui cause la résolution de la jeune fille, le fidèle Benoît lui annonce que les commanditaires et les employés supérieurs de l'usine désirent lui présenter leurs hommages respectueux.

Yvette a un geste de révolte. Qu'on la laisse à sa douleur et à sa mission ; mais qu'on lui épargne, au moins, les manifestations extérieures, qui, pour si respectueuses et sincères qu'elles soient, heurtent tous ses sentiments. Cependant, Benoît force doucement la jeune fille. Avec des paroles persuasives, il lui fait comprendre que cela aussi entre dans ses devoirs et qu'elle ne doit pas plus se soustraire à ces obligations-là qu'aux autres.

Dans le grand salon de l'usine, commanditaires et employés



principaux se pressent dans un silence respectueux ; ils ont tenu à affirmer leur dévouement à la fille de celui qui vient de disparaître et qui avait toute leur confiance.

Parmi ceux-ci, le principal commanditaire, M. Brûlard, ingénieur médiocre mais riche, se montre plus respectueusement empressé auprès de la jeune fille ; mais celle-ci ne remarque pas cet empressement ; elle s'est retournée, avec un sourire, vers un jeune homme au visage énergique, au regard loyal, qui la salue. C'est Jean Herbault, l'ingénieur en qui M. Valpreuse avait mis toute sa confiance, et qu'il présentait à

sa fille, dans ses notes posthumes, comme un auxiliaire précieux.

Brûlard a vu que le jeune homme, malgré sa réserve, occupe une place à part dans l'opinion de la jeune fille, et il se résout à brusquer les choses.

Brûlard n'est ni un méchant, ni un malhonnête homme ; c'est un être à passions vives et qu'un premier mouvement peut entraîner loin. Si son intérêt ou son désir parlent plus haut que sa conscience, la somme de scrupules que lui a donné l'éducation disparaît, et il ne reste plus devant les circonstances qu'un homme décidé à tout.



Il a jeté les yeux sur Yvette Valpreuse. Menant de front son amour, ce qu'il croit son amour, et ses affaires, il s'est dit qu'en épousant cette jolie fille, il devenait en même temps propriétaire de l'usine, et pourrait, grâce à ses capitaux, lui donner l'extension que M. Valpreuse rêvait, mais qu'il n'attendait que du temps et de la continuité des efforts.

Sans attendre que la jeune fille se soit un peu dégagée des souvenirs douloureux qui l'oppressent, il se fait annoncer. Yvette, surprise, ne peut faire autrement que de le recevoir, et Brûlard, sans scrupule, sans honte, fait part à la jeune fille de la raison de sa visite.

Ce n'est pas un cœur aimant qui, timidement, parle de son amour ; c'est aussi un capitaliste qui présente une bonne affaire. Ce mariage, c'est la réunion d'une fortune à une grosse industrie, c'est l'avenir et le développement de l'usine assurés.

Yvette, gênée, confuse, ne répond que quelques mots évasifs ; Brûlard insiste ; la jeune fille se défend, et l'intervention du père Benoît, qui entre sur ces entrefaites, la sauve d'un refus brutal et définitif ; mais Brûlard a compris.

— Il doit y avoir quelque chose, se dit-il. Mademoiselle Valpreuse sait bien qu'elle ne peut rester seule à la tête d'une aussi importante affaire. Il arrivera un moment où elle succombera sous le faix de la besogne. Le père Benoît est âgé ; il ne saurait non plus assumer une responsabilité toujours grandissante. Mademoiselle Yvette a certainement pensé à tout cela et a prévu ou dû prévoir ce jour, où il lui faudra associer sa vie à celle d'un autre. Alors...

Pensif, Brûlard arpente le sol de l'usine, se posant ces divers points d'interrogation et souffrant réellement, sinon dans son amour, du moins dans son orgueil froissé.

La concierge doit savoir bien des choses, se dit-il ; et sans même réfléchir à la bassesse du moyen, il lie conversation avec cette femme, et essaie de surprendre un secret, de voler une parole imprudente, pour s'en faire une arme peut-être...

La concierge est justement la femme qui convient à ces sortes de besognes. Elle flaire une récompense et tout de suite se montre loquace.

A ce moment passe Jean Herbault, le jeune ingénieur.

— Quel est ce garçon ? demande Brûlard. Je l'ai déjà vu ; Mademoiselle Yvette semble le tenir en particulière estime.

— Oui, ajoute la concierge, ils se sont fiancés et ce n'est pas ça qui mettra de l'argent dans la caisse, car il est pauvre.

— Je n'ajoute aucune créance à ce que vous dites, interromp Brûlard. Je l'ai vu auprès de Mademoiselle Yvette : il a l'attitude d'un collaborateur dévoué, voilà tout.

— Allons donc ! il vient tous les soirs passer une heure chez Mademoiselle, avec M. Benoît...

— Je voudrais voir ça !

— C'est facile ! Tenez, ce soir, à neuf heures, venez ; en montant sur le toit de l'usine, qui est comme un vrai chemin,

vous pourrez voir, par l'une des fenêtres du salon, si j'ai menti...

A neuf heures, Brûlard, conduit par la concierge, grimpe l'échelle, passe sur le toit comme une silhouette de malheur et vient coller à la vitre de la fenêtre deux yeux chargés de colère.

La femme a dit vrai ; là, près du piano, Herbault est assis auprès d'Yvette, sous le regard attendri et un peu narquois du père Benoit.

La rage au cœur, Brûlard s'en retourne. Le dépit, le chagrin peut-être, l'orgueil froissé, lui conseillent la plus honteuse des démarches, la plus outrageante des mises en demeure...



Le lendemain, dans l'après-midi, Yvette, à son bureau, reçoit une lettre, une lettre qui tombe comme un coup de foudre sur la jeune fille :

« Mademoiselle,

Je me vois contraint de vous retirer ma commandite. Toutefois, si vous acceptiez de m'accorder votre main, je consentirais à vous laisser la disposition de mes capitaux ; car, dirigée par nous deux, l'usine deviendrait exceptionnellement prospère.

Je passerai prendre votre réponse.

Brûlard. »

Yvette est atterrée ; le retrait d'une telle somme peut être un coup mortel pour l'usine. Les échéances, les achats, la production arrêtés d'un seul coup ! C'est, sinon la ruine, du moins la gêne et peut-être la misère ! A-t-elle le droit de laisser périliter l'œuvre de son père, et son devoir ne comporte-t-il pas aussi le sacrifice de sa propre personne ?

La jeune fille, tout en expédiant son courrier, en parcourant ses dossiers, discute avec elle-même ce cruel problème que son cœur se refuse à résoudre, quand on annonce Brûlard.

Le misérable — c'en est un — n'a pas reculé devant une pareille démarche. Aveuglé par la colère, il ira désormais jusqu'au bout.

C'est le front haut qu'il se présente.

Yvette essaie, à mots couverts, de lui faire comprendre combien sa conduite l'éloigne d'elle ; il reste sourd.

— Les affaires sont les affaires, dit-il sèchement ; c'est ainsi que j'entends conduire celle-ci. Je vous aime et je vous veux. Au prix de votre consentement, je laisse mes capitaux ; sur votre refus, je les retire... Je connais votre situation finan-



cière et quelle gravité peut avoir pour l'œuvre que vous défendez un pareil retrait de fonds. Réfléchissez...

Emporté par ses sentiments, il a parlé haut ; une dactylographe, entrée inopinément pour apporter une lettre, a entendu les derniers mots ; elle a vu le trouble de la jeune fille, son angoisse ; elle a également remarqué l'exaltation de Brûlard ; sans expliquer le but de sa venue, elle reprend la porte et redescend au bureau où travaillent Benoît et Jean Herbault. En mots rapides, elle met les deux hommes au courant de ce qui se passe en haut, dans le bureau de M^{lle} Valpreuse.

Benoît n'écoute que son affection, Jean n'écoute que son cœur, et tous deux montent rapidement.

Ils trouvent la jeune fille affolée devant l'implacable volonté de Brûlard ; et, sans comprendre encore mais pressentant un danger pour celle qu'il aime, Jean vient se mettre devant elle.

— Que se passe-t-il ?

— De quel droit intervenez-vous, demande Brûlard avec hauteur au jeune homme, et sur quel ton le prenez-vous avec moi ?

Et se retournant vers la jeune fille, il ajoute :

— Aux conditions énoncées dans ma lettre, j'en ajoute à présent une autre : le renvoi de ce jeune garçon, immédiatement.

Mais Yvette, d'un mouvement instinctif, s'est rapprochée de ceux qu'elle considère comme ses protecteurs naturels.

Devant cette attitude, Brûlard se retire, mais grondant encore des mots de menace.



Brûlard parti, la jeune fille a eu une crise de désespoir, puis, plus calme, a demandé qu'on la laisse seule.

La nuit est venue. les ouvriers sont partis ; la jeune fille veille encore, cherchant le moyen de parer le coup que médite le misérable...

Jean Herbault, qui habite à côté de l'usine, est rentré chez lui, se demandant quelle doit être sa conduite. Son âme d'honnête homme ne saurait hésiter longtemps.

Il écrit à Yvette une lettre où il met toute sa douleur et dans laquelle il annonce à la jeune fille que, ne voulant être ni un obstacle ni une gêne, il se retire, mortellement blessé ; mais qu'il saura souffrir et disparaître sans se plaindre. Cette lettre est terminée quand on heurte à sa porte. Il ouvre : c'est Benoît, Benoît qui, sentant combien le jeune homme doit souffrir, lui apporte le baume de son affection... Il voit la lettre encore dépliée sur la table et il la déchire avec un bon sourire, malgré ce que dit le jeune ingénieur...

— Assez de plaisanteries ! dit-il. On ne marche ni sur son cœur, ni sur celui de la femme qui vous aime...

Dans la vie, tout s'arrange tôt ou tard ; ce qui manque le plus aux honnêtes gens, c'est la patience : mais l'heure de la justice arrive toujours. Soyons plutôt aux affaires sérieuses.

Qu'est-ce que c'est que ce projet, ce devis, ces chiffres, ces graphiques ?

— C'est une invention et une trouvaille de moi. Grâce à la Providence, oui, c'est bien le mot, une formule complémentaire est venue en compléter d'autres et je crois tenir le succès...

— De quoi s'agit-il ?

— De deux choses : d'un canon automatique, d'abord ; puis de son projectile qui, sous un volume très restreint, renferme un explosif découvert par moi et qui dépasse en force expansive et brisante tous les explosifs connus, même les plus récents.

Le père Benoît est stupéfié et ravi. Sans rien dire, d'un coup d'œil, il a parcouru les documents, s'est convaincu de leur valeur et, tout joyeux, s'en va en les mettant dans sa poche.

Le lendemain matin, dès la première heure, il se présente devant Yvette, lui fait part de la découverte de Jean, qui est aussitôt demandé.

— Avec ça, dit Benoît, Brûlard peut retirer ses capitaux ; tous nos commanditaires auront à honneur d'en souscrire de nouveaux.

Sur les conseils de Benoît, Yvette convoque d'urgence les commanditaires ; plus calme, maintenant, elle se fie à la lueur d'espérance qui brille dans son ciel, si sombre à la minute précédente.

Le lendemain, les commanditaires sont réunis. En quelques mots, Yvette les met au courant de la découverte de Jean Herbault et fait un appel de nouveaux fonds.

A l'aide de chiffres et d'une démonstration très claire, Herbault explique le mécanisme du canon. Les commanditaires vont consentir de nouveaux capitaux quand Brûlard, qui, sans un mot, a assisté à la séance, se lève et dit, très froid et très résolu :

— M. Herbault s'approprie une invention qui m'appartient et dont j'avais parlé à feu M. Valpreuse !

La stupeur est extrême. Un lourd silence s'établit tout à coup. Les deux hommes, Jean Herbault et Brûlard, sont en présence.

— Vous êtes un misérable, un imposteur ! crie Jean, la main haute.

Mais on se précipite entre les deux hommes qui se menacent. Cette intervention a permis à Jean de maîtriser sa colère, de faire appel à son sang-froid, et c'est d'une voix calme qu'il dit :

— Je suis prêt à faire mes preuves.

— Moi aussi, dit Brûlard.

L'indécision est visible et l'embarras est grand. Cepen-



dant, le président du conseil, qui a reçu une communication écrite par Jean, en donne connaissance :

Par suite d'une récente explosion qui endommagera la tour mise à notre disposition par feu M. Valpreuse dans la banlieue de Paris, le canon se trouve actuellement mal réglé. Il y aurait danger de mort à le manier en ignorant son fonctionnement.

Au milieu d'un grand silence, le père Benoît ajoute en souriant :

— Voici qui est précis ; nous pouvons désormais croire que le véritable inventeur du canon osera seul s'en servir. Chacun de vous, Messieurs, dit-il aux deux hommes, acceptera-t-il de le manier demain, en notre présence, sans crainte de danger ?

Sans hésitation, Jean Herbault répond :

— Oui.

— Oui, dit également, mais avec fièvre, Brûlard.

— C'est bien, Messieurs, dit le président. A demain ! La séance est levée.

II^e PARTIE

LE NOUVEL ENGIN

En sortant de la réunion, Brûlard se hâta de disparaître. Sautant dans un taxi, il se fit conduire dans l'un des quartiers

excentriques de Paris, paya sa voiture et s'engagea dans un dédale de ruelles sordides.

Que venait faire dans ce quartier, et presque mystérieusement, le commanditaire de l'usine d'explosifs Valpreuse ?

Il s'était souvenu d'un garçon, ingénieur raté et complice à tout faire, qui, moyennant la forte somme, pourrait peut-être l'aider à sortir du mauvais pas où il s'est mis.

En effet, cet homme consent à tout. Qu'il voie seulement l'engin, et il répond du succès.

— C'est bien, dit Brûlard. Une auto va nous conduire dans la tour où il est installé ; nous y serons dans une heure.



— Après une heure d'examen, dit l'autre misérable, nous en saurons aussi long que son inventeur. Et, par prudence, — il faut tout prévoir. — il glisse un revolver dans sa poche.

Pendant que ces machinations s'ourdissent, Yvette Valpreuse, tourmentée, non pas d'un soupçon, mais d'une inquiétude, et peut-être mue par un sentiment de pitié exquise, qu'elle veut dissimuler sous les dehors d'une démarche nécessaire, se rend chez Jean Herbault.

Celui-ci accueille celle qu'il aime avec un cri de joie.

— Je ne viens pas vous demander de me jurer que vous êtes l'inventeur du nouvel explosif et du canon automatique : j'en ai puisé la conviction dans mon cœur ; mais, êtes-vous sûr que mon pauvre père n'a pas tenu cet homme au courant de votre découverte ?

— J'en suis certain...

Les deux jeunes gens, penchés l'un vers l'autre, envisagent la situation et discutent des moyens de la dénouer, quand retentit la sonnerie du téléphone qui relie la tour à l'usine.

— Venez vite ! vous comprendrez tout. Le canon est en action depuis cinq minutes. Si vous ne l'arrêtez, l'engin tombera sur Paris...

Avec son intuition de femme, Yvette a deviné :

— C'est Brûlard ! dit-elle.

Mais déjà Jean est dehors ; il a prévenu Benoît et les deux hommes, sautant dans une auto, se lancent vers la tour...



L'auto qui conduit Brûlard et son complice file rapide dans la campagne ; car Brûlard sait, comme tout le monde à l'usine, que M. Valpreuse a mis à la disposition du jeune ingénieur une vieille tour pour y faire des expériences, et tout le monde en connaît l'emplacement.

Les deux hommes font arrêter la voiture et montent jusqu'au chevet du monument en ruines. Ils croyaient pouvoir y accéder sans être vus ; mais un homme est là qui, paisiblement, fume une pipe. C'est le gardien chargé par Jean Herbault de veiller à ce que nul ne puisse s'approcher du canon.

Il a laissé venir les deux hommes sans défiance, et répond aux questions qu'ils lui posent. Ils demandent à visiter ; mais,

devant le refus du garde, s'étant compris d'un coup d'œil, les deux hommes sautent sur lui et le conduisent, sous la menace d'un revolver, jusqu'au réduit où le canon, pourvu de son télémètre et de ses rouages mystérieux, s'allonge sur son affût conique.

Allons, Brûlard touche au but ; en moins d'une heure, il sera maître du secret de Jean Herbault et demain, devant la commission des commanditaires, il fera manœuvrer l'engin, en décrira le fonctionnement et le mécanisme. Par là, quelle que soit la mauvaise action qu'il commet, il sera vengé. Et, qui sait ? S'il peut faire



passer Jean Herbault pour un fourbe, Yvette reviendra peut-être sur sa décision première.

Le gardien, ligoté, est interrogé. Il ne sait rien de la manœuvre du canon. Les menaces, les promesses échouent.

C'est une âme simple, tout entière dominée par l'idée du devoir ; l'offre ou la menace sont sans effet sur elle ; d'ailleurs, il ignore — et c'est vrai — le maniement de l'engin.

Les deux hommes comprennent qu'il dit la vérité.

Penchés sur la pièce, ils en étudient le mécanisme ; mais celui-ci est si compliqué, si secrètement caché, que, pour en connaître le déclenchement, ils font fonctionner la culasse mobile et y glissent un petit projectile, dont plusieurs sont rangés autour de l'affût.

Le long tube d'acier, la culasse refermée, se met en mouvement... Lentement, avec une précision mathématique, il tourne, enveloppant l'espace de son geste.

Epouvantés, les deux complices, penchés sur le télémètre, ont vu qu'il était braqué sur un immense terrain vague et que son geste circulaire enveloppe aussi Paris, Paris formidable, avec sa population et ses monuments glorieux. Le canon, si

le projectile part, enverra l'obus sur la capitale. Les deux complices ont rapidement calculé que la pièce met deux secondes $1/2$ à faucher le rayon de son action, et que le coup doit partir dans trente minutes. C'est-à-dire que, au moment de la déflagration, Paris se trouvera dans le champ d'activité du projectile.

Epouvantés, les deux hommes ont compris toute l'étendue de leur terrible action, tout ce qu'elle peut déchaîner de ruines et de deuils. Brûlard découvre, tout à coup, une série de casiers dans lesquels Jean Herbault a dû certainement classer ses observations au jour le jour. Là, on trouvera sûrement le moyen d'arrêter la marche de l'instrument de mort.



En effet, un document tombe entre les mains de Brûlard : c'est une note dactylographiée :

« En vue d'essais, le canon a été réglé pour obtenir automatiquement le départ du coup dans 30 minutes et dans une direction donnée. Ne pas décharger le canon quand le mouvement est en marche, sous peine d'accident grave. Pour arrêter le mouvement, voir la suite des instructions dans le casier A du classeur. »

Le casier A est là, à côté d'un téléphone privé ; mais, fouillé avec fièvre par Brûlard, le casier A est vide.

Pendant ce temps, les minutes s'écoulent; le canon continue, achève et reprend son mouvement circulaire. Si on le déränge de sa route, si on interrompt sa marche, c'est l'explosion, terrible, qui projettera les débris de la tour



jusqu'au ciel, qui anéantira tout dans son rayon dévastateur.

— Fuyons ! dit Brûlard.

Mais le gardien se dresse devant eux.

Pendant que les deux hommes fouillaient les casiers ou observaient la pièce, il s'est peu à peu dégagé de ses liens, a pu libérer ses mains et s'emparer du revolver que le complice de Brûlard a posé sur une table.

Il tient les deux hommes sous la menace de son arme.

— Vous ne sortirez pas, misérables ! Ou le projectile tombera sur Paris et je vous exécuterai ! Ou il explosera ici et nous sauterons ensemble !

Dans l'auto qui les emporte, Jean Herbault et le père Benoit se demandent avec une poignante anxiété s'ils arriveront à temps !

Enfin, l'auto stoppe devant le seuil de la tour silencieuse.



Les deux hommes se lancent comme des furieux dans les escaliers aux marches branlantes et tombent dans la pièce à la vingt-neuvième minute, quarantesecondes. Jean se précipite sur la

pièce, en change la marche et le coup éclate, au moment

où la pièce est revenue à son point initial, c'est-à-dire braquée sur le champ...

L'engin poursuit sa trajectoire et vient éclater à l'endroit où Jean voulait l'envoyer.

La déflagration est épouvantable, et quand la fumée s'est dissipée, le feu éteint, la dévastation qui apparaît est affreuse. Le projectile, inventé par Jean Herbault, vient de faire ses preuves. Elles sont sans appel !

Brûlard, se sentant perdu, a pris le revolver et va se faire justice; le père Benoit intervient et le sauve en s'emparant de l'arme... Brûlard a compris que Jean, fort de son droit, triomphe et que son âme généreuse va pardonner. Alors il s'approche de la table, écrit quelques mots et les remet à Benoit :

« J'ai l'honneur d'informer M^{lle} Yvette Valpreuse que j'abandonne ma commandite.

Qu'elle veuille bien m'oublier. Pardon !

Brûlard. »

Jean a épousé Yvette; l'usine est prospère et le temps n'a pas effacé le souvenir de cette journée terrible... Car voici que pour son anniversaire, l'ancien gardien de la tour apporte au petit de Jean et d'Yvette un superbe canon : admirable joujou, moins redoutable surtout que ceux que fabrique son père.





— Chaque Semaine —

le

GAUMONT-PALACE

présente un

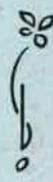
grand Film artistique

— GAUMONT —



Quelle/Source: Deutsches Filminstitut - DIF e.V., Frankfurt (Main)



 Imprimerie
Établissements
GAUMONT
Paris